

LA MYSTIQUE DE LA « FORÊT CLIMAX » ET LA MYSTIQUE DE L'« USINE A BOIS »

PAR

C. BARTOLI

Ingénieur des Eaux et Forêts à Grenoble

Dans un récent article paru dans cette Revue, M. le Professeur GAUSSEN partait en guerre contre la « mystique du climax », et vitupérait ceux qui prêtent à la forêt vierge, ou peu perturbée par l'homme, toutes les vertus, et à celle qui ne l'est pas... tous les défauts.

Cet article me paraît appeler une réponse.

Nul ne conteste, je pense, que la forêt climacique n'est pas à l'abri des catastrophes naturelles et, singulièrement, des incendies provoqués par la foudre. Mais nul ne conteste non plus, que cette forêt est beaucoup moins sensible au feu, que celle marquée par l'homme.

A la suite de son étude sur les forêts vierges des Alpes Dinariques, TREGUBOV a pu écrire que « le feu ne prend que dans la forêt exploitée, c'est-à-dire modifiée d'une façon ou d'une autre, par l'homme » et que, dans la forêt vierge, un arbre sec, frappé par la foudre, flambe comme une torche, sans que l'incendie prenne de grandes proportions.

Ce qui veut dire que, dans certains cas *exceptionnels*, il serait sans doute intéressant de se rapprocher de la forêt naturelle. Car si « des considérations économiques ont balayé les rêves » — pour reprendre l'expression même de M. GAUSSEN — des promoteurs de la « Silva Mediterranea », on est en droit de se demander s'il ne s'agit pas de considérations à courte vue. Que deviendrait, en effet, le tourisme sur la Côte d'Azur et sur la Côte des Maures — dont on ne cesse de nous répéter qu'il joue un rôle considérable dans l'économie de ces régions — si demain, les forêts artificiel-

les d'Eucalyptus à haut rendement et que l'on aurait développées à ce titre, prenaient feu comme leurs congénères d'Australie, l'Eucalyptus « distillant une essence inflammable »? Et ne paraît-il pas préférable, dans un esprit véritablement prospectif, de faire se développer près de la Côte Provençale une ceinture boisée peu combustible, sans rendement direct, mais dont on m'accordera qu'elle serait en définitive, très « économique »?

Nul ne conteste non plus, me semble-t-il, que les Pîneraies — même celles qui ne sont pas mexicaines — sont « capables » de constituer des forêts climaciques... car on verrait mal, dans l'hypothèse contraire, où les espèces de Pin auraient pris leur origine. Ce que l'on peut dire — et le Professeur GAUSSEN le reconnaît lui-même — c'est que l'homme a favorisé — en général, mais pas toujours on va le voir — l'extension de ces arbres qui devaient coloniser dans un monde où l'homme ne s'était pas trop manifesté et qui continuent à coloniser, soit des stations spéciales, mais *permanentes* (je songe aux Pîneraies de Pin sylvestre à Daphne du Jura Suisse ou à celles de Pin à crochets, sur gypse, de la Haute-Maurienne), soit des étages entiers où règnent des conditions climatiques un peu particulières qui éliminent nombre de concurrents (je songe aux Pîneraies de Pin sylvestre de l'étage montagnard des vallées intra-alpines qui s'étendent de la Styrie jusqu'aux Alpes Maritimes, ou aux Pîneraies de Pin à crochets *vierges* des Alpes Dinariques qui se développent dans l'étage subalpin... comme celles, plus artificielles, des Préalpes calcaires de nos Alpes).

Ce qu'il faut ajouter, c'est que l'homme n'a pas toujours favorisé l'extension de ces essences de lumière, mais qu'il a parfois, au contraire, puissamment contribué à les faire reculer : tout le monde admettra avec moi, que le Pin Cembro, dans l'étage subalpin des Alpes internes et intermédiaires, a payé un lourd tribut à l'emprise de l'homme qui a installé dans son étage, ses meilleurs pâturages...

Ce que l'on peut contester, par contre, c'est que dans l'étage montagnard humide des Pyrénées ou des Alpes, la forêt de Hêtre-Sapin termine sa carrière par une lande à Callune. La forêt primitive — que certains de ses types soient « climaciques généraux » ou « spécialisés permanents », c'est-à-dire, en définitive, et pour reprendre le point de vue de FAVARGER, qu'ils occupent, dans une région donnée, une surface vaste ou restreinte — possède, en elle-même, comme tout ce qui vit, des mécanismes d'autorégulation considérables. Si, par conséquent, des perturbations naturelles graves viennent parfois l'affecter, elle arrive, après des phases de plus ou moins grande amplitude, à se reconstituer ; dans la mesure, évidemment, où les conditions générales de climat ou spéciales de topographie, n'ont pas été sensiblement modifiées.

Soyons net et disons que l'affirmation de M. GAUSSEN, à savoir que « les sapins étoufferont peu à peu les hêtres, puis seront seuls »,

et disparaîtront à leur tour, est contredite par ce qui a été observé dans les forêts vierges de ce type.

Si l'on pénètre enfin dans le domaine économique que certains technocrates auraient tendance à considérer comme le seul digne d'attention, que peut-on dire ?

Il est bien certain que, dans ce domaine, la forêt climacique — ou subnaturelle — est rarement *très* intéressante.

Il lui serait, d'ailleurs, difficile de l'être, car l'inertie qu'elle possède, et qui la rend si précieuse à maints égards, est telle qu'elle ne saurait prétendre suivre le rythme rapide des besoins des hommes. Et si l'exemple des Chênes rouvres, plantés sous Colbert pour faire des bois de marine et qui restent, en plein ^{xx}e siècle, très recherchés, mais pour d'autres raisons technologiques, est souvent cité, c'est qu'il reste une exception.

Si la forêt primitive de Chêne vert a pu fournir des glands aux porcs des Gallo-Romains et à ceux des hommes du Moyen-Age, puis du charbon de bois aux citadins et aux industriels des siècles qui ont suivi, il faut reconnaître qu'à l'époque du contreplaqué et de la charpente légère, elle se trouve singulièrement handicapée.

... Comme sa sœur, la Chênaie pubescente, dans l'étage de laquelle les forestiers ont cherché et cherchent à faire se développer des Pineraies de Pin Noir d'Autriche, des Cédraies, des Sapinières de type méditerranéen.

Mais « il faut être modéré en toutes choses » et ne pas trop accabler les forêts naturelles :

Qu'il y ait des épicéas magnifiques dans la Hêtraie à Sapin, la cause est entendue... mais peut-être a-t-on le tort d'oublier que cette Hêtraie à Sapin que l'on dénomme ainsi de façon restrictive, car l'on ne peut tout de même pas énoncer, pour la désigner, toutes les espèces arborescentes qui la composent, comprend *aussi*, des épicéas, même lorsqu'elle est restée vierge, ce qui veut dire que si le Piceetum est un groupement où l'épicéa domine, il n'est pas le seul à être peuplé d'épicéas...

On ne doit pas oublier, non plus, qu'il y a de magnifiques épicéas dans le Piceetum lui-même : les forestiers de Nancy s'accordent pour reconnaître que les épicéas d'élite du Kertof, dans les Vosges, appartiennent à une station spéciale, enclavée dans l'étage montagnard moyen, qui correspond à un Piceetum. Et les épicéas qui donnent du bois de résonance, ou d'aviation, dans les forêts du Risoux ou du Massacre, dans le Haut-Jura français, n'appartiennent pas tous à la Hêtraie à Sapin, ou à la Hêtraie à Erable et

Epicéa, mais pour une part, à un Piceetum, association spécialisée sur lapiaz.

Au terme de ces brèves considérations, la conclusion s'impose d'elle-même, me semble-t-il :

Si le forestier doit avoir, au premier chef, des préoccupations économiques, il ne doit jamais oublier que son action s'insère dans un monde vivant toujours contraignant.

Sans doute a-t-il à sa disposition — et aura-t-il de plus en plus — des moyens artificiels : engrais, insecticides, fongicides, qui lui permettront dans la forêt déséquilibrée qu'il aura créée, de pallier, dans une large mesure, les graves accidents qui naîtront de ce déséquilibre.

Mais l'artifice appelle l'artifice et dans ce cycle infernal la rentabilité devient vite illusion...

Il lui appartient donc de façonner les forêts confiées à sa gestion dans un certain respect des forces de la Nature, afin de les mieux maîtriser.

Le forestier enfin, ne doit jamais oublier de laisser un peu de place — quelle que soit la pression des impératifs économiques — à la forêt naturelle. Il est possible que des massifs « travaillés » offrent au touriste « de magnifiques cathédrales de verdure », mais rien n'est plus émouvant, rien n'est plus enrichissant — dans le domaine de l'esprit, le plus haut domaine — que le spectacle de la forêt primitive où l'homme a appris « à mieux se mesurer avec le mystère, l'inconnu et le danger ».
